
Documents sauvegardés

Jeudi 23 mars 2017 à 19 h 53

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

4 mai 2001

Chronique ordinaire

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Vendredi 4 mai 2001

Le Devoir • p. B9 • 464 mots

Chronique ordinaire

Martin, Andrée

Et Marianne et Simon
Chorégraphie: Catherine Tardif. Interprètes: Peter Troszmer, Anne Le Beau, Marie-Josée Paradis, Miko Sobreira, Sophie Corriveau, Lucie Boissinot, Maryse Poulin, Guy Trifiro, Sylvain Lafortune, Rodrigue Proteau. Compositeurs: Pierre Bastien, Martin Tétreault, Rober Racine, Gaétan Leboeuf, René Lussier, Jean Derome, Alexandre Saint-Onge, Michel F. Côté, Luc Bonin, Michel Faubert. Scénographie et costumes: Angelo Barsetti. Lumières: Marc Parent. Au Théâtre La Chapelle jusqu'au 12 mai.

On mesure souvent la force d'un artiste à sa capacité de créer des mondes, des univers originaux. C'est, d'une certaine manière, la façon la plus directe de jauger son potentiel imaginaire et créatif tout en embrassant son oeuvre dans sa totalité, et ce, avant même de se pencher plus avant sur les détails.

Catherine Tardif, qu'on connaît à travers des pièces comme *Léopold et Maurice* (1994) et *Décorum* (1998), possède ce talent, ce petit quelque chose qui fait d'elle une chorégraphe dans le sens large du terme. Nostalgique depuis toujours, elle affectionne les univers surannés où le passé, un passé fictif, refait constamment surface en donnant à voir des personnages, hommes et femmes ordinaires qui, le temps d'un spectacle, partagent avec nous leur étrange

simplicité, leur légère folie et leurs petits écarts émotifs.

Dans *Et Marianne et Simon*, produit par Danse-Cité et présenté en première mercredi, on retrouve bien entendu cet aspect proprement suranné. Mais à cette teinte, sorte de sépia photographique transposé sur scène, elle ajoute quelque chose de démodé, de déviant, de disgracieux, qui donne une allure beaucoup moins comique, et assurément plus triste, à l'ensemble du travail. Ici, les hommes et les femmes sur scène n'entendent pas vraiment à rire. Leurs attitudes gestuelles et leurs champs émotifs n'ont rien de grandiloquent non plus. Chacun d'eux semble traîner en lui, et derrière lui, un monde de ratés et de déceptions, d'égratignures du coeur et de contusions de l'esprit. Par leur présence et leur danse, ces êtres ordinaires, pathétiquement ordinaires même, composent une galerie, aussi unique que commune, où la vie, leurs vies, ne ressemble en rien à un jardin d'Éden.

À la base, l'artiste désirait explorer non pas les souvenirs heureux de ces personnages inventés - derrière lesquels on retrouve une part de l'interprète qui les incarne - mais leurs travers émotifs, si menus soient-ils, et leurs névroses, hebdomadaires ou mensuelles, c'est selon. Mais ce genre de projet créatif, délimité par un cadre de travail qui met en relation dix interprètes différentes pour dix compositeurs différents, comportait des risques. La

© 2001 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliCertificat émis le 23 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20010504-LE-0069

multiplication d'une même recherche pouvait facilement mener à la répétition d'un même type d'événement scénique.

Si certains s'en tirent ici avec force tendresse et unicité - pensons entre autres à Lucie Boissinot, qui fait montre d'une démente à la fois amusante et touchante, à Rodrigue Proteau, qui, avec sa carrure d'athlète, incarne les enfants timides, et à Sylvain Lafortune, qui joue la carte de la réserve et de la simplicité quasi absolue -, l'ensemble demeure un peu trop semblable pour recevoir notre total assentiment. Au fil des dix solos qui se succèdent et s'entremêlent, on retrouve trop souvent des dynamiques de corps et de vie similaires. L'impression laissée par l'oeuvre est celle d'un terrain un peu trop uni, pas suffisamment modulé, pour capter notre attention du début à la fin. L'artiste aurait probablement eu avantage à multiplier les champs de recherche, voire à en approfondir certains davantage.

Cependant, malgré cette linéarité de ton trop accentuée, *Et Marianne et Simon* reste une oeuvre pleine d'humanité où l'originalité réside en partie dans la présence des dix interprètes, un peu ou beaucoup désenchantés, comme dans la rencontre entre les corps et la musique.